

Rire !



Sommaire

Le rire et le sous-rire du primate humain

RENÉ ZAYAN 12

Il existe une homologie entre le rire humain et le rire des primates, surtout celui des chimpanzés. Mais il existe aussi des différences majeures entre les deux rires, liées aux représentations sociales.

Rira bien qui rira du Rien !

MICHAEL SINGLETON 16

Et si, dans sa déraison, Kafka avait raison ? Alors, l'Afrique aurait-elle eu tort de penser que le Monde s'étant foutu de tout le monde, mieux valait en rire ?...

Le « monde à l'envers » de Pierre Bruegel l'Ancien

HÉLÈNE VEROUGSTRÆTE 19

On rit peu dans les musées, mais en présence d'une œuvre de Bruegel l'Ancien, les visiteurs du 21^e siècle se sentent complices du regard amusé que l'artiste a posé sur ses contemporains.

Le rire est-il le propre de l'homme ?

JEAN-MICHEL COUNET 22

Phénomène à la jointure du corps et de l'esprit, le rire nous offre une belle opportunité de mieux comprendre les animaux raisonnables que nous sommes.

Comment le cerveau « fabrique » le rire

SALVATORE CAMPANELLA 24

Le rire est l'aboutissement d'opérations menées à différents niveaux du traitement de l'information : les niveaux psychique, cérébral et moteur.



Louvain

Si l'on en croit Voltaire, « les hommes qui cherchent des causes métaphysiques au rire ne sont pas gais ». Le droit d'ennuyer est certes un privilège lié au métier de professeur, mais ce serait un comble d'en abuser en parlant du rire ! Ce dossier n'a toutefois pas pour objectif premier de faire rire ; si *Louvain* se mettait à vouloir dérider ses lecteurs, on conviendrait qu'il eût été plus simple, et plus efficace, de publier si pas de bonnes

blagues — ce qui cadrerait mal avec la réputation de la revue —, au moins un recueil de mots d'esprits qui charment ou flattent l'intelligence de ses lecteurs.

Ce dossier sur le rire, en réalité, entend montrer qu'il s'agit d'un vrai sujet de réflexion. Le rire est en effet quelque chose de lié très étroitement à la question de l'homme, et y réfléchir constitue une belle opportunité de mieux comprendre les animaux raisonnables — mais pas toujours — que nous sommes. C'est cette opportunité que nous offrons aux lecteurs de la revue en nous limitant, pour cette fois, à un petit échantillon de questions.

Nous avons d'abord interrogé un éthologue sur l'hypothèse de l'héritage primatologique ; s'il y a une forte homologie entre le rire des jeunes chimpanzés celui des jeunes enfants, cette homologie devient douteuse lorsqu'il s'agit du rire des chimpanzés adultes et des rires sociaux des humains adultes.

Nous avons aussi demandé à l'anthropologue de nous dire si les humains riaient des mêmes choses sur toute la surface du globe. En prenant exemple de l'Afrique profonde, il nous démontre qu'il y a autant de sens de l'humour qu'il y a de cultures. Le philosophe, lui, nous donne une explication originale du rire, permettant, par exemple, de comprendre pourquoi le rire acceptable se doit de combiner le rire d'autrui et le rire — un peu — de soi.

Nous voulions aussi faire un détour par l'iconographie du rire, en évitant à tout prix de tomber dans le sourire de la Joconde. L'historienne de l'art, en choisissant le détour par les « facéties » bruegelienues nous introduit au regard « humaniste » de Bruegel sur le monde. Enfin, nous avons interrogé un neuropsychologue sur la fabrication cérébrale du rire, en tentant notamment de comprendre ce que signifient ces expériences récentes montrant que le rire peut être provoqué par la stimulation électrique d'une petite zone du cortex.

Restent mille questions, pour un prochain dossier. Des questions très sérieuses et d'autres plus « pratiques », comme « Faut-il faire rire pour séduire ? » ou « Rire : est-ce bon pour la santé ? », voire « Le rire guérit-il ? ».

MICHEL HUPET, COORDINATEUR DE CES PAGES «THÈME»

Le rire et le sous-rire du primate humain

RENÉ ZAYAN

Les éthologues sont convaincus qu'il existe une homologie entre le rire humain et le rire des primates, surtout celui des chimpanzés. Mais ils savent aussi qu'il existe des différences majeures entre les deux rires, liées aux représentations sociales.

chez les primates permettrait d'imputer l'universalité du rire non verbal humain à cet héritage évolutif.

La méthode comparative en éthologie fonde la

recherche de similitudes comportementales sur deux critères : une homologie, qui porte sur la structure et le fonctionnement des organes chez des espèces de même modèle ancestral (par exemple, les expressions faciales et vocales de menace chez le loup et le chien), et une analogie, qui se contentera de souligner la fonction similaire de comportements observés chez des espèces d'origine évolutive différente (par exemple, menacer en volant et en nageant, dans un même contexte social de combat territorial). La recherche d'une homologie forte portera à la fois sur la structure formelle et sur la fonction sociale du rire ; elle est préférable à l'observation d'analogies, davantage entachées d'anthropomorphisme.

L'analyse qui suit sera d'emblée restreinte aux chimpanzés dont la parenté phylogénétique avec l'espèce humaine ne fait pas de doute, les recherches en biochimie moléculaire ayant révélé de très faibles différences (1,45 % pour la comparaison des séquences d'ADN localisées dans la région des gènes de la bêta-globine ; 0,8 % pour la comparaison d'acides aminés de 12 protéines communes aux deux espèces). Les deux espèces de chimpanzés seront considérées (chimpanzé commun et Bonobo).

Les rires du chimpanzé

Le rire facial. Une expression faciale typique accompagne les vocalisations du rire chez les chimpanzés : la tête est animée de mouvements souples ; les yeux bougent de manière oscillante et vivace dans toutes les directions, les sourcils souvent relevés ; la bouche est grande ouverte, les lèvres modérément rétractées vers le haut et nettement vers l'arrière tout en restant souples, sans tension, laissant apparaître les dents inférieures et occasionnellement les dents supérieures les plus avancées, en association avec des vocalisations intenses. Chez les Bonobos, le relèvement et la mobilité des sourcils sont plus marqués ;

« Où est la clé, Kanzi ? », demande la primatologue Sue Savage-Rumbaugh. Très coopérative, la femelle Bonobo Kanzi l'aide à fouiller sa cage de fond en comble. Après quelques minutes de vaines recherches qui la rendent perplexe, Sue voit Kanzi trépigner de joie, en riant de toutes ses dents, et se jeter à son cou pour l'embrasser en lui donnant la clé qu'elle avait elle-même retirée de la serrure et soigneusement cachée la veille au soir.

Aristote et Rabelais se trompaient donc en affirmant que le rire est le propre de l'homme. Quant à Bergson, il rirait à ses propres dépens en découvrant que Kanzi lui démontre qu'en effet « l'homme n'est pas seulement un animal qui rit, on peut aussi le définir comme un animal dont on rit ».

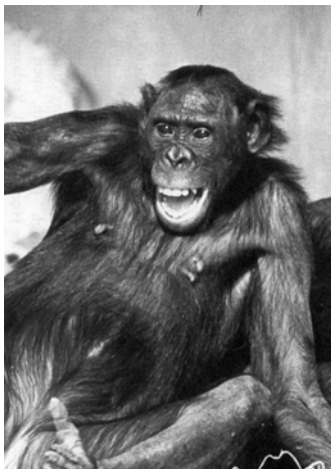
Kanzi est certes incapable de produire un comique verbal ou de l'humour intellectuel. Mais elle sait rire et faire rire en faisant de l'esprit à sa manière. Aux yeux des éthologues, le rire est un comportement social dont la structure d'exécution est stéréotypée dans ses composantes vocales et corporelles. Il s'agit d'un schéma expressif observé dans la majorité des cultures humaines et dans toutes celles qui pratiquent une communication para ou pré-linguistique. Surtout, le rire fut partout décrit chez les très jeunes enfants, même nés sourds et muets. De ce fait, les éthologues ont été incités à considérer le rire comme un comportement instinctif, hérité du programme génétique propre à l'évolution de l'espèce humaine, ce rire naturel étant compatible avec l'émergence du langage et donc aussi avec les variations culturelles du rire verbal. L'évolution phylogénétique de l'homme renvoyant à une origine primatologique directe, l'observation d'un comportement similaire



D.R.

Professeur à la Faculté de psychologie de l'UCL, René Zayan est éthologue. Il s'intéresse particulièrement aux expressions faciales d'émotions universelles chez les humains.

Rire facial d'une femelle Bonobo (dents du haut visibles comme chez l'humain).



D.R.

Grimace de sourire chez un chimpanzé.



un autre trait apparente davantage leur rire facial à celui des humains : la rétraction verticale des lèvres, qui découvre les dents du haut et même les gencives supérieures des dents les plus avancées, de sorte que toutes les dents sont nettement visibles quand l'animal émet les vocalisations de rire.

Chez les Bonobos, cette expression complète du rire facial est la mimique de loin la plus fréquente, et elle est bien plus fréquente que chez les chimpanzés. En outre, et contrairement aux chimpanzés, les Bonobos comme l'humain présentent le rire facial en alternance ou, même, recouvrant une mimique non vocalisée considérée comme le précurseur évolutif du large sourire humain. Cette **grimace de sourire** découvre largement toutes les dents et une partie des gencives, inférieures mais aussi supérieures. Chez les Bonobos, cette grimace participe des activités sociales qui suscitent le rire facial alors que chez le chimpanzé et les autres primates étudiés, elle constitue un signal d'apaisement et de rassurance dans un contexte de tension sociale potentiellement agressive, notamment en cas de conflit hiérarchique. On évitera donc de l'interpréter abusivement comme une mimique homologue du rire humain, auquel elle ressemble furieusement à première vue.

Le rire vocal. En association avec la mimique du rire facial, le chimpanzé émet une série de vocalisations saccadées reproduisant un son typique (< ah >, en répétition), audibles pendant des phases respiratoires rapides. Chacune de ces vocalisations ponctue à la fois une courte expiration et une courte inspiration rythmées en staccato. Ces sons de faible intensité constituent, en fait, des halètements progressifs ponctués de doux grognements ou de gloussements, bien différents de la cascade de fortes vocalisations en staccato du rire humain, qui ne ponctuent qu'une longue série d'expirations, en crescendo puis en decrescendo. Sur un même intervalle de temps, les vocalisations respiratoires du chimpanzé sont deux fois plus nombreuses et plus rapides que celles de l'humain.

Les contextes du rire

Chez les chimpanzés, le rire est, dans 90 % des cas, associé au **jeu**, qui consiste en des acti-

vités tapageuses et réciproques : poursuites impromptues, bousculades et accrochages soudains, luttes inoffensives prolongées, mordillements. L'élément de surprise contribue de manière prépondérante à déclencher le rire, par le plaisir d'un

contact attendu à un instant inattendu. Chez les Bonobos, les rires peuvent s'accompagner d'applaudissements, de pirouettes et de contorsions faciales étranges, certains jeunes tirant la langue ou dégonflant les joues. Mais la spécificité du jeu des Bonobos réside dans leur sexualité débordante, tout à fait indépendante de la reproduction. Parmi les adultes, ce sont presque exclusivement les femelles qui présentent la grimace du sourire, à la fin des séances de stimulation sexuelle et de copulation mais aussi pendant les séances de masturbation solitaire auxquelles elles se livrent, de sorte qu'on peut la qualifier de mimique orgasmique. Le rire facial accompagné de vocalisations traduit une joie érotique typique des jeux sexuels auxquels se livrent les individus immatures, qui pratiquent les fellations réciproques combinées à des baisers avec pénétration de la langue. (Yves Mirande avait raison : « La pudeur de l'homme, ce n'est que de la fatigue ».)

Le **chatouillement** déclenche le rire facial et vocal le plus intense. Chez les Bonobos, il arrive que des adultes chatouillent des jeunes qui ensuite se chatouillent entre eux. Les jeunes relâchent et écartent leurs membres, découvrent toutes les dents et sortent la langue, gémissent de joie et de plaisir, ferment les yeux en concentrant toute leur attention sur ce contact, même quand ils ne sont que menacés par un chatouillement. Cette observation ruine l'assertion d'Aristote, que l'homme est le seul animal chatouilleux.

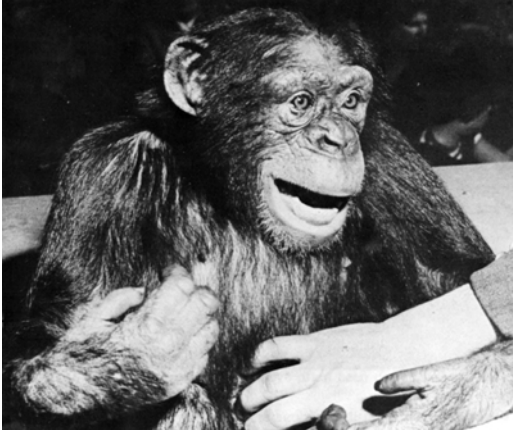
Ces réactions extrêmes sont beaucoup plus rares chez les chimpanzés,



Grimace de sourire d'un mâle Bonobo adolescent invitant au jeu sexuel.



Grimace de sourire d'un chimpanzé imitant l'humain.



Rire facial d'un chimpanzé chatouillé par un humain (dents du haut recouvertes).

parce qu'ils se chatouillent moins systématiquement. Néanmoins, les chimpanzés rient intensément quand un humain les chatouille ou menace de le faire, à condition qu'ils le connaissent bien pour être amical et affectueux et

qu'ils le voient s'approcher détendu, largement souriant et riant avec des vocalisations enjouées, surtout s'il imite la grimace du sourire puis le rire facial vocalisé d'un chimpanzé. Le rire vocal des jeunes chimpanzés ressemble fortement à celui des très jeunes enfants humains, même si l'intensité sonore est plus élevée chez les derniers. Quant à la structure du rire facial, celle des enfants s'apparente surtout à celle des jeunes Bonobos, qui eux aussi présentent de manière récurrente la grimace du sourire et découvrent souvent les dents et les gencives supérieures. Cette rétraction verticale complète des lèvres accompagne des halètements ponctués de petites vocalisations chez de très jeunes enfants de diverses cultures (d'Amérique et de Nouvelle Guinée, entre autres) répondant à des sollicitations de jeu. Enfin, la contagion, aussi bien que la synchronisation, sont constatées pour le rire facial et vocal des jeunes chimpanzés comme des jeunes enfants; elles sont également constatées quand les jeunes des deux espèces jouent ensemble, ce qui indique que leurs rires sont suffisamment semblables pour être correctement interprétés.

On ne doit pas accorder sa confiance à quelqu'un qui ne rit jamais. (H. de Montherlant)

espèces de chimpanzés présentent des différences notables dans leurs rires. Le rire des Bonobos est fortement homologue à celui des

les hommes, avec, pour corrélat anatomique, des faisceaux du muscle zygomatique majeur plus épais chez les premières.

Homologie

Les éthologues sont convaincus qu'il existe bien une homologie entre le rire humain et le rire des primates, surtout celui des chimpanzés. L'homologie nous paraît plus convaincante pour le cas de l'espèce Bonobo, dont de récentes analyses génétiques indiquent qu'elle est plus proche des humains que ne l'est le chimpanzé commun. Or, malgré leur différence minimale (0,67%), les deux

humains, hormis son contexte sexuel très fréquent qui marque une différence majeure entre l'ensemble de la vie sociale des Bonobos et celle des chimpanzés, différence aussi notable qu'entre celle des Bonobos et celle des humains. Un degré très élevé de parenté phylogénétique est donc une condition nécessaire mais non suffisante pour obtenir une homologie comportementale. Le rire humain est celui d'une espèce particulière, *l'homo sapiens sapiens*, avec toutes ses propriétés; sa spécificité tient autant à la variété de ses formes et de ses contextes d'exécution qu'à sa relative universalité héritée d'une origine primatologique.

Néanmoins, une conclusion éthologique majeure peut être tirée avec assurance: le rire des jeunes chimpanzés présente une forte homologie avec celui des (très) jeunes enfants humains qui jouent dans des contextes pas ou peu verbalisés. Mais cette homologie devient douteuse quand il s'agit de comparer le rire des chimpanzés adultes aux rires sociaux des humains adultes. Ces derniers, surtout les hommes, sont loin de ne rire qu'en compagnie des enfants. Ils rient très rarement à l'occasion de contacts physiques tels que les jeux avec les enfants ou des caresses et chatouillements sexuels. Enfin, même si la structure vocale et motrice du rire humain est stéréotypée, ce qui le rend vite reconnaissable dans une majorité des cultures locales, les modalités d'exécution du rire facial (fréquence, durée) peuvent varier selon les conventions sociales, l'âge ou le sexe.

Rire facial humain version chimpanzé (sous-rire).



Grimace de rire.



Grimace de sourire.



La description des mimiques du rire révèle des schémas expressifs très complexes chez les adultes. Ainsi, le rire peut se combiner aux mimiques universelles d'agressivité (le rire de mépris ou de dédain), d'anxiété sociale (le rire défensif), de surprise (la réceptivité sociale) et même de tristesse (le rire de soulagement), le rire pouvant se combiner aussi à l'association de la surprise et de la peur (rire de panique sociale).

Pourquoi les jeunes chimpanzés ou les jeunes enfants ne rient-ils pas comme les humains adultes ? Parce que les variétés du rire adulte reflètent l'acquisition de représentations mentales plus complexes et spécifiques de l'adaptation à la vie en société. Les diverses modalités du rire exprimeront une diversité d'émotions ou d'intentions qui acquièrent, par le biais de représentations intellectuelles, une fonction sociale jusqu'à devenir conscientes chez l'adulte, le rire devenant un instrument d'intelligence sociale. Car le rire est éminemment social ; il nous arrive de rire seuls pendant 1 % de notre vie quotidienne (surtout en dormant), soit 8 fois et 16 fois moins que de sourire et de parler seuls.

Le propre de l'homme

Le chimpanzé ne peut pas se forcer à rire pour flatter ou se conformer, ni pour masquer son anxiété, sa peur, une surprise désagréable ou sa tristesse. Le chimpanzé ne peut pas faire semblant de rire pour faire croire qu'il est joyeux ou amusé. Il ne sait pas rire pour menacer alors qu'il sait menacer pour rire. Il ne sait pas rire pour séduire un partenaire sexuel, ni pour plaire à un supérieur. Il ne sait pas rire pour tromper, alors qu'il sait tromper un congénère et même un humain pour rire et pour le faire rire, démontrant qu'il sait faire semblant.

L'humain peut exhiber des rires d'imposture sociale, **des grimaces de rire**. Le rire social des humains implique des représentations mentales conceptuelles et pas uniquement perceptives, relatives à des situations et actions immédiatement vécues comme amusantes. L'autodérision implique une représentation unitaire du concept de soi et de ses attributs personnels (identité physique, tendances émotionnelles, statut social, qualités et défauts reconnus par autrui). Le rire complice ou le rire moqueur impliquent, en outre, la représentation des relations d'attachement ou de rejet social. C'est pourquoi le chimpanzé ne peut pas exprimer un rire de mépris, car il n'a

pas développé le concept d'humiliation, d'offense, d'irrespect personnel. De la même manière, son incapacité à masquer la honte par le rire résulte de ce qu'il ne se représente pas le concept de faute par rapport à des conventions sociales.

Le chimpanzé rit **avec** les autres, congénères ou humains. Il lui arrive aussi de rire du comportement des autres mais dans un contexte ludique et amical, jamais dans un contexte d'agressivité symbolique, de dérision antisociale, pour le plaisir d'infliger la honte. En ce sens, le chimpanzé ne rit pas **des** autres. Capable d'humour, il est incapable d'ironie. S'il était humain, il serait goguenard plutôt que persifleur. Alors que pour l'homme rire c'est, comme l'écrit Zeldin, faire partie d'une conspiration, c'est-à-dire s'amuser **contre** ses semblables.

Le chimpanzé rit d'une réalité sociale comique qu'il est capable de créer, même aux yeux des humains. Mais il ne joue pas avec des représentations sociales abstraites. Le rire intellectuel de l'humain, qui rit aussi avec les mots, porte aussi sur toutes sortes de concepts, même les moins comiques. Ainsi rit-on de la mort des autres quand elle survient dans des circonstances ridicules. Même le Bonobo ne rirait pas de voir un rival sexuel mourir en faisant l'amour. C'est pourquoi le chimpanzé adulte reste un enfant tragique voué, après ses halètements et gloussements joyeux, à retomber dans la sérieuse fonctionnalité de la nature.

Si l'adulte humain ne rit pas autant qu'il le devrait, c'est parce que les conventions sociales tendent à inhiber des rires impudiques ou exagérément joyeux. Faut-il ainsi comprendre la phrase énigmatique que Clément d'Alexandrie a écrite à son disciple Origène : « Rire et faire rire ne conviennent guère à des chrétiens » ?... ■



La plus perdue des journées est celle où l'on n'a pas ri. (N. de Chamfort)

Rira bien qui rira du Rien!

MICHAEL SINGLETON

Qu'il est difficile pour l'Homme blanc, qui s'est chargé du fardeau d'un monde révélé et rationnel, de ne pas traiter les Africains comme de grands enfants, aussi inconscients qu'insoucients ! Et si, dans sa déraison, Kafka avait raison ? Alors, l'Afrique aurait-elle eu tort de penser que le Monde s'étant foutu de tout le monde, mieux valait en rire ?...



R. Robert

Michael Singleton est professeur à l'Institut d'études du développement de l'UCL, où il assure notamment le cours d'anthropologie culturelle.

« Ils n'ont vraiment pas le sens de l'humour ! » Ce fut la réaction spontanée du gentleman britannique pur sang que je suis par naissance, quand, au début de ma carrière louvaniste, mes jeunes auditeurs « bleus blancs Belges » n'appréciaient pas à leur juste valeur les perles scintillantes que je leur jetais en pâture. Heureusement, le bon sens anthropologique pour lequel on m'avait programmé à Oxford a vite pris le dessus.

Si l'anthropologue croit à quelque chose de « catholique », c'est qu'à chaque lieu correspond sa logique et son langage. Ce qui fait que des interlocuteurs indigènes n'ont tout simplement pas *mon* sens de l'humour. Le recours au possessif est de l'essence... ethnologique. En effet, à l'instar de n'importe quel autre sujet singulier, mon « je » jouit non seulement d'une incarnation dans un « corps propre », mais subit les effets, aussi bien pervers que bénéfiques, de son inéluctable incorporation dans un socio-historique spécifique, à l'exclusion de tout autre. Je ne peux pas naître Blanc *et* Noir. Je ne peux pas être Homme *et* Femme. Je ne peux pas croire en Jésus *et* Mahomet. Je ne peux pas penser que la terre est ronde *et* plate. En dernière analyse, le commun des mortels — le « je » — ne peut pas se (re)trouver au même moment en plusieurs lieux à la fois. Même si je n'y reste pas, *hic et nunc* j'y suis, et, actuellement, ne peux pas être ailleurs ou autrement.

Cette règle générale fait non seulement qu'il y a autant de sens de l'humour qu'il y a (ou qu'il y a eu) de cultures, mais surtout, exclut qu'on puisse définir l'humour autrement que sous forme d'une généralisation du genre

« dénominateur commun » ou, au mieux, comme une piste heuristique. En effet, qui voudrait donner une signification substantielle et transculturelle à l'humour se verrait obligé de dire, au vu de cet étalon essentiel, que les uns manquent objectivement d'humour là où les autres en ont

réellement trop. C'est pour éviter ce genre d'ambiguïté, que l'anthropologue privilégie l'étude des singularités irréductibles, se contentant, le cas échéant, de mettre un peu de *son* ordre taxinomique dans tel ou tel champ phénoménal. Cette modestie lui permet d'épouser et d'épuiser l'épaisseur empirique des cul-

tures concrètes. L'ethnologue évite ainsi la réduction de leurs diversités au statut de simples résidus insignifiants, au regard d'une supposée quintessence « naturelle » ; tel que serait l'Humour *ut sic* et en soi.

Qu'on ne demande donc pas à l'anthropologue ce qu'il n'est pas en mesure d'offrir : des illustrations « sauvages » du sourire sophistiqué ou des précurseurs « primitifs » des comédiens civilisés. Son offre, en apparence au moins, est réduite ; si l'approche interculturelle visait à saturer un sujet jusqu'à un seuil critique au-delà duquel des substances apparaîtraient dans toute leur splendeur univoque et universelle, alors oui, plus il y aurait de cas parcourus, plus on risquerait de se rapprocher de la Réalité Elle-Même. Pour l'anthropologue que je suis, chaque cas étant un cas à part entière, il ne faut pas les multiplier outre mesure pour qu'ils donnent à penser plus profondément. Plutôt donc que de vous embarquer dans un excursus encyclopédique, tous azimuts ethnographiques, qui n'aboutirait nulle part en particulier, suivez-moi dans l'Afrique « profonde », sur un chemin qui mène de l'humour des Noirs à l'humour noir tout court, laissant le rire jaune aux sinologues de service.

Cliché ?

Lors de ses dix expéditions, de 1904 à 1932, l'ethnologue allemand Leo Frobenius avait sillonné tous les coins de l'Afrique ancestrale. Bien placé pour le dire, il ne croyait peut-être pas si bien le dire en contrastant les apparences de sévérité formelle de l'esthétique noire (la statuaire stéréotypée, la rigidité rituelle, le respect codé des relations entre les sexes et les générations,...) avec « un sens profond de l'humour, un élément fondamental de l'esprit africain ». Généralisation abusive ? Cliché facile ? Sans doute. Il n'empêche que le jour même où j'écris ces lignes, je lis dans *Time* une page sur le Zimbabwe intitulée « *Laughing Matters* » : « Pas beaucoup de nourri-

Il n'y a que les gens qui aiment rire qui sont sérieux ; les autres se prennent au sérieux. (J. Caplanne)

ture ni de pluie, et peut-être pas de cricket – mais ce pays n’a pas perdu son sens de l’humour ».

Loin de moi toute velléité naïve ou nostalgique de nier les évidences actuelles montrant une Afrique mal partie. Néanmoins, pour quelqu’un qui a « fait » la bataille de Bizerte, la guerre du Biafra, la révolution de Mengistu, la capacité des Africains d’en sortir continuellement vivants et avec le sourire est une source permanente non seulement d’émerveillement ému, mais d’interrogations socio-historiques. D’autres peuples ont mal réagi devant le Mal, certains ont même disparu. Comment se fait-il que l’Afrique, mal menée, s’en moque ? Se pourrait-il que le secret de sa résilience se trouve dans son refus de prendre les choses de ce monde (et même de n’importe quel autre), vraiment au sérieux ?

Après plus de quarante ans de terrains africains, c’est l’impression que *mes* Africains (l’Afrique étant une pure abstraction) m’ont laissée. Je ne parle pas seulement ni principalement des fous rires de tous les jours : le vénérable vieillard, pontifiant sous l’arbre à palabre et qui lâche un pet tonitruant, des danseurs masqués dont les mimiques tordent de rire des spectateurs complices, des saynètes à l’occasion du passage d’un notable dont l’excès obséquieux nuit à la notoriété même, etc. Mes carnets abondent d’illustrations du gros rire paysan envers et contre une quotidienneté qui n’était pas toujours très rigolote.

Mais cette bonne humeur africaine figure déjà dans les brochures du Club Med. L’anthropologue doit se faire une raison (plus sérieuse !) de cette évidence proverbiale. Depuis qu’on la connaît, l’Afrique paraît posséder une profonde conscience, bien que peu théorisée ou problématisée, du caractère socio-culturellement construit de toutes nos idées, intentions et institutions. D’où (paradoxalement pour un Continent qui a vu naître le mot) son refus radical de *fétichiser* ce qu’elle sait naître et n’être qu’un « fait » humain. Si le relativement sérieux est relax, l’absolument sérieux tue.

Personne n’est dupe

Les exemples de mon (hypo)thèse ne manquent pas, mais je ne peux que les échantillonner en vrac ici. D’abord, le sérieux qui n’est qu’un « faire semblant ». Chez les Bobo du Burkina Faso, les maîtres révèlent aux jeunes initiés que

les masques qui rendent présents des animaux sont, en fait, portés par des proches parents.

Mais quand le néophyte, confronté à une antilope qui n’est, en réalité, que son oncle, prononce le nom de ce dernier, on le frappe jusqu’au moment où il se rend compte qu’il a intérêt à déclarer qu’il s’agit, effectivement, d’une antilope ! Pour souligner leur caractère sérieux (pour ne pas dire constipé !), face à des femmes qui ne contrôlent pas les écoulements de leurs orifices, les hommes initiés, chez les Chagga de la Tanzanie, sont censés avoir l’anus cousu. Mais allez raconter ça à quelqu’une dont le mari souffre d’une entérite monstrueuse ! Bien qu’elles fussent supposées en être terrorisées, des femmes Yoruba m’ont dit que les hurlements horribles de l’esprit de la brousse n’étaient que le bruit fait par le tournoiement d’une planchette de bois trouée (le rhombe). On imagine mal le Pape déclarer que le tabernacle est vide ou Bush que les « *Stars and Stripes* » ne sont qu’un chiffon !

En Afrique, personne n’est dupe. Tout le monde tait des secrets de polichinelle. Car puisqu’ils structurent des rapports où tout le monde, même subalterne, peut trouver que ses comptes, en gros, sont justes, pourquoi se fatiguer à proclamer que le roi est nu au risque de le voir obligé de se suicider, provoquant une situation plus triste que la présente ?

Ensuite, un peu partout en Afrique, on a pu cueillir des récits qui détaillent les hauts faits de personnages qui, littéralement, chient sur tout ce que leurs sociétés respectives tiennent pour « sacré » : les notables (chefs et rois inclus) et les parents, les possessions personnelles et les nécessités vitales, les fruits de la terre et la faune sauvage. Il est vrai que ces contes se terminent souvent par l’apothéose ambiguë de l’anti-héros, et parfois mal pour l’intéressé. Mais ce qui, en l’occurrence, est extrêmement intéressant, c’est que ces histoires à la Baader Meinhof, Brigade Rosse et autres Cellules communistes combattantes, sont racontées par des vieux respectés et responsables, au su et au vu de tout le monde.



D.R.



Louvain



D.R.

Il y a autant de sens de l’humour qu’il y a de cultures.

Enfin, et plus sérieusement, la manière désinvolte dont l'Afrique traite avec le monde métaphysico-mystique, pourrait laisser plutôt rêveurs les philosophes pondérés et les graves théologiens des civilisations dites « grandes ». La première fois que je suis allé à la chasse avec « mes » Wakonongo de la Tanzanie profonde, ils m'ont demandé si j'avais, non pas un permis, mais la permission de Limdimi, le Seigneur des Animaux, le Gardien attitré d'une faune que je prenais à tort pour sauvage, là où, domestique, elle appartenait à l'Esprit de la brousse en question. « Dans son troupeau, vous pouvez ponctionner une bête dont vous avez vraiment besoin, mais sans son accord préalable, votre femme risque d'attraper la lèpre (célibataire à l'époque, cela ne me concernait pas directement – il n'empêche que l'épouse de mon voisin a été hospitalisée pour une maladie de la peau, son mari ayant [« par mégarde » protesta-t-il] abattu une antilope cheval, l'animal préféré de Limdimi). Néanmoins, en ajoutant une aspirine à la bière que vous devez déposer au pied de son palmier sacré, il pourrait s'enivrer; vous pourrez alors tenter votre chance et partir avec deux antilopes au lieu de l'unique négociée ».

Mais, justement, avec l'Au-delà, mal traduit par le dieu du catéchisme de Trente, aucune négociation n'est possible. Si un continent a anticipé sur l'Infini de Levinas, bien au-delà de la Totalité (« religieuse » dans le sens étymologique où les parties sont « reliées » entre elles dans un Tout et avec des réalités qui le représentent), c'est bien le continent africain, dont le prétendu Être suprême se retrouvait au-delà du bien et du mal, totalement en dehors de tout circuit d'échange plus ou moins obligé. *In illo tempore*, disent pas mal de mythes cosmologiques africains, le Ciel et la Terre étaient si près l'un de l'autre, qu'une femme, en pilant le mil, a cogné « dieu » dans le ventre (sans doute un euphémisme pour un endroit plus bas et nettement plus sensible!); sérieusement énérvé (mais y avait-il vraiment de quoi? insinue le mythe), « dieu » se retire définitivement de ce bas monde.

Il y a, pour ainsi dire, du Transcendant qui s'est envoyé en l'air... et, en définitive, c'est mieux comme ça, ajoute une Afrique dont les initiatives sacrificielles, loin de viser à une quelconque (ré)union entre Dieu et les hommes, cherche tou-

jours à remettre à sa place un Ciel qui vous est inopinément tombé dessus. Dieu sait (et encore!) si, pour nous, la mort représente un enjeu de taille. Et pourtant, en Afrique, quand la mort ne résulte pas d'un simple malentendu, elle relève d'une magouille. Le chien primordial qui portait le message de l'immortalité aux hommes, traînant en route pour pisser ici ou flairer là-bas, comme n'importe quel chien qui se respecte, s'est fait doubler par le serpent qui s'est empressé de réserver la bonne nouvelle à son usage exclusif.

Le rire du fou

Nous n'avons cité que le sommet d'un iceberg (que les Africains me pardonnent cette incongruité métaphorique) fait d'une certaine insouciance religieuse et d'une indifférence métaphysique certaine. Tout « ça », évidemment, ne fait pas très sérieux, ni spéculativement ni spirituellement – d'où, d'ailleurs, d'un côté, l'empressement des premiers missionnaires du 19^e siècle à rectifier le tir théologique, et, de l'autre, les efforts d'une première génération de théologiens africains pour montrer que, malgré les apparences, leurs aînés avaient eu une foi monothéiste tout aussi militante et moralisatrice que les apôtres néothomistes qui leur étaient tombés dessus.

Qu'il est difficile, surtout pour l'Homme Blanc qui s'est chargé du fardeau d'un monde révélé et/ou rationnel, de ne pas se prendre TROP au sérieux et de ne pas traiter les autres humains (et surtout les Africains) comme des grands enfants, aussi inconscients qu'insouciants, face à la gravité des choses. Et si, dans sa déraison, Kafka avait raison? Alors, l'Afrique aurait-elle eu tort de penser que le Monde s'étant foutu de tout le monde, mieux valait en rire? Entre la Peste et la « tendre indifférence de la Nature » (Camus), il y a place non pas pour le fou rire, mais pour le rire du fou, non pas pour des distractions « divertissantes » (Pascal), mais pour le sourire sans illusions du vieux sage, un sourire humain, *Homo sapiens quia ridens*, complice et compatissant, en aucune manière énigmatique-extatique (Bouddha), ricaneur ou résigné (le Zarathoustra, *Homo deridens quia desperans*, de Nietzsche). Et si l'Ubu africain était vraiment Roi? Alors c'est notre sérieux qui serait vraiment de la folie. Et s'il n'y avait pas de l'ÊTRE, mais seulement l'être, l'évanescence « il se pourrait que... », alors rira bien celui qui, avec l'Africain, rit, non pas du Tout, mais du Rien. ■

Michael Singleton «croqué» par
Pierre Kroll lors d'un colloque.



Le « monde à l'envers » de Bruegel l'Ancien

HÉLÈNE VEROUGSTRAETE

On conserve de la main de Pierre Bruegel l'Ancien près de quarante tableaux et une cinquantaine de dessins. Douze tableaux sont exposés au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne; ils en sont l'attraction majeure. L'artiste n'a pas pris une ride. Au contraire, il « déride » encore toujours.

Bruegel a posé sur l'être humain un regard d'une grande acuité et il a restitué ses observations d'un pinceau vif. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, au-delà des détails amusants, le message est complexe et donne lieu, de nos jours encore, à de nombreuses études et à des débats contradictoires. Certaines compositions, comme la *Dulle Griet*, (Anvers, Musée Mayer Van den Bergh), ne sont pas entièrement déchiffrées. On se perd en conjectures sur le sens de certaines autres.

Un homme cultivé

Tout ce qui faisait la culture flamande de la ville cosmopolite d'Anvers au 16^e siècle trouve un écho dans l'œuvre de Bruegel. L'homme était cultivé. Il comptait des humanistes parmi ses amis. Ortelius, le célèbre géographe et cartographe, écrivit peu après le décès de son ami: « Il a peint beaucoup de choses qui ne peuvent être peintes » (*multa pinxit quae pinxi non possunt*). D'après certains, il faut comprendre par là que ses œuvres ont une signification allégorique. D'autres voient dans cette formule un lieu commun, adopté aussi pour d'autres artistes. Même cette brève sentence, la plus ancienne qui concerne l'artiste, prête déjà à controverse. Les textes anciens, posthumes et rares, ne sont pas d'une grande aide pour interpréter cette œuvre qui puise à des sources d'inspiration multiples.

À la culture humaniste de son temps, Bruegel emprunte l'une ou l'autre allusion savante à l'Antiquité ou au passé médiéval. Mais lorsque d'aventure il introduit une déesse antique dans une œuvre, il lui donne l'aspect d'une paysanne brabançonne. Par exemple, dans *Le Triomphe de la mort* (Madrid, Musée du Prado), des paysannes jouent le rôle des Parques antiques, ces déesses qui filent, puis coupent le fil de la destinée humaine.

Bruegel puise de nombreux motifs au théâtre. La maison où se réunissait la gilde des peintres d'Anvers (dont il faisait partie), abritait égale-

On rit peu dans les musées, mais en présence d'une œuvre de Bruegel l'Ancien (1526-1569), les visiteurs du 21^e siècle se sentent complices du regard amusé que l'artiste a posé sur ses contemporains.

ment la chambre de rhétorique des *Violieren*, société littéraire, comme il y en avait dans diverses villes. Les rhétoriciens organisaient des représentations théâtrales: des farces (*kluchten*), des *omwegangs* qui déambulaient dans les rues et des *landjuwelen*, concours vers lesquels affluaient les rhétoriciens de tout le pays. L'artiste a dû connaître aussi les jeux des *camerspelers*, autres professionnels du théâtre. La familiarité de Bruegel avec le théâtre s'exprime par de nombreux emprunts à ses conventions, par le recours fréquent à l'allégorie (*sinneke*) ou à la métaphore.

L'artiste avait un vif intérêt pour les traditions populaires et le folklore. Il leur a fait la part belle, notamment dans les représentations de kermesses villageoises et de noces paysannes. Carel Van Mander a écrit que Bruegel se rendait souvent avec un ami hors de la ville parmi les paysans, « pour participer à des kermesses et à des mariages, habillé en costume paysan. Ils apportaient des cadeaux comme tout le monde, et prétendaient être de la famille ou des connaissances de la mariée ou du marié. Bruegel s'amusait à observer la nature des paysans, à les voir manger, boire, danser, sautiller, courtiser et autres plaisirs... » Et l'historien ajoute: « Il était calme et modéré, peu loquace, mais animé en compagnie » et « s'amusait à effrayer les gens, et aussi ses assistants, par une drôlerie ou l'autre ».

Intéressé par la sagesse populaire, l'artiste était aussi imprégné de l'héritage chrétien, dont le ton était souvent moralisateur. La bible a été une de ses sources d'inspiration, en particulier l'Apocalypse et l'Écclésiaste avec leur message visionnaire sur la vanité de ce monde. Bruegel vivait à la charnière du Moyen Âge finissant et des temps nouveaux, à une époque où on tentait de conjurer la peur de la mort et de la peste (le terme de *mors* désignait parfois indifféremment l'une ou l'autre; la peste était endémique). Le rire et la satire étaient de bons dérivatifs dans ce contexte, alourdi encore par les querelles religieuses. Les allusions que Bruegel fait à la Réforme et aux



R. Robert

Professeur au Département d'archéologie et d'histoire de l'art de l'UCL, Hélène Verougstraete dirige le Laboratoire d'étude des œuvres d'art par des méthodes scientifiques. Elle est une spécialiste de Bruegel l'Ancien.





luttés religieuses sont parfois voilées ; parfois l'artiste critique ouvertement l'Église de Rome. Van Mander explique qu'« il avait aussi beaucoup de dessins, avec des sujets symboliques et quelques annotations. Sur son lit de mort, il ordonna à sa femme d'en brûler certains parce qu'ils étaient trop caustiques ou satiriques ; soit qu'il ait eu des remords, soit qu'il ait eu peur qu'elle ait des ennuis et doive se justifier ». L'artiste meurt à l'âge de quarante ans, en 1569, un an après la répression du duc d'Albe. On peut supposer que les annotations sur les dessins qu'il ordonne de détruire sont en relation avec la situation politique.

Langage homogène

Le langage pictural de Bruegel est plus homogène que ses sources d'inspiration. Le coup de pinceau est vif, efficace. Il n'y a pas de corrections ou très peu. Les visages sont généralement peu détaillés, de « pleines lunes » avec des ronds sombres pour les yeux (voir ci-dessus). Quelques traits suffisent pour les rendre expressifs. Les attitudes des personnages sont variées et évocatrices. La langue parlée qui correspond comme une sœur à cette touche alerte, c'est assurément le flamand, langue imagée, à résonances fortes, pleine d'humour, pratiquant volontiers l'auto-dérision, dont la saveur, difficile à traduire, subsiste de nos jours dans les dialectes. Bruegel et le flamand sont liés. Il faut lire les proverbes en flamand et percevoir les jeux de mots et les allusions qu'ils cachent pour être sous le charme des

Proverbes (Berlin, Staatliche Museen, Gemäldegalerie), tableau qui illustre ces sentences parfois au premier degré : « *Men moet sich krommen, wil men door de wereld kommen* » (« Il faut pouvoir ramper si on veut faire son chemin dans le monde »)(ci-contre).

Plusieurs des sujets traités par Bruegel l'ont été également par d'autres artistes, mais l'exécution du grand maître est incomparable, exceptionnelle, et reconnue comme telle de tout temps. De son vivant, ses compositions étaient très recherchées par les grands collectionneurs et il devait déjà être difficile de se faire une idée précise de l'ensemble de son œuvre. On sait que les fils ont copié plusieurs compositions paternelles. Probablement se sont-

ils inspirés de dessins préparatoires que l'artiste a dû leur laisser en héritage par l'intermédiaire de sa veuve. Les fils avaient, l'un quatre ans (Pierre le Jeune), et l'autre quelques mois (Jean de Velours) lors du décès de leur père.

Le Combat de carnaval et carême (Vienne, *Kunsthistorisches Museum*) est un des tableaux les plus réussis. Le sujet puise dans la tradition. C'était un combat burlesque que l'on jouait dans les rues depuis des siècles. Le thème était également connu en Italie et on ne sait s'il s'agit de la perpétuation d'une fête païenne ou d'une innovation chrétienne. La particularité de Bruegel est qu'il



étole la scène sur la place d'un village brabançon, vue à vol d'oiseau et grouillante de monde.

Au premier plan, le groupe de Carême (à droite) affronte celui de Carnaval (à gauche). Derrière, l'espace se partage entre l'église à droite, d'où sortent les chrétiens ayant accompli leurs devoirs religieux et faisant la charité, et les cabarets à gauche, avec leurs jeux et leurs divertissements... Dans le pessimisme ambiant, le rire du carnaval était bénéfique. Il était facteur de cohésion sociale. Le carnaval permettait de rire de tout : de l'Église, des bourgeois pieux et bornés, des vices, en particulier ceux de la glotonnerie et de la vanité, des femmes trop entreprenantes...

La Dulle Griet (ci-dessous) est une virago. Elle « mène un vacarme devant l'enfer » : elle n'a pas peur du diable. Dans les *Proverbes*, une autre virago (haut de la page 21) « lie un diable sur un coussin » : elle réussit à mater les plus récalcitrants. Plus fortes que le diable, ces viragos ne sont que de vieilles femmes revêches...





Mais les femmes jeunes et belles ne sont pas épargnées. Toujours dans les *Proverbes*, au centre, figure le couple de « la huque bleue » avec une des plus jolies femmes représentées par l'artiste (ci-dessous). Vêtue d'une longue robe rouge, elle pose sur le dos de son vieux mari la « huque bleue », normalement destinée aux femmes adultères (*zij hangt haer man de blauwe huyck om*). Voilà donc bien le comble des « abus de ce monde ». La jeune femme profite des richesses de son mari qu'elle trompe, et lui fait porter la huque qu'elle devrait porter elle-même ! Le tableau a reçu parfois le nom de « la cape bleue » ou « les abus du monde », ce qui marque l'importance accordée à cet épisode.



Danse macabre

La moquerie vise également la hiérarchie vaniteuse que les hommes instaurent entre eux, et que la mort a tôt fait d'effacer puisqu'elle entraîne tout le monde dans sa « danse macabre »... Ce thème de la danse macabre est issu de la tradition médiévale. Bruegel en a représenté une dans le *Triomphe de la mort*. Des squelettes prennent par le bras hommes et femmes de tous âges et conditions. En première position, l'empereur défaillant, puis le cardinal livide, et dans leur suite, tous les états et tous les rangs de l'humanité... La vanité est pour Bruegel un vice majeur. Elle pousse la femme à se mirer dans un miroir. La vanité masculine est pire : au diable ceux qui prétendent détenir « la » vérité et l'imposer aux autres (c'est un des messages contenu dans le *Triomphe de la Mort*), au diable ceux qui construisent dans l'anarchie les hautes Tours de Babel !

Tout ce qui a trait aux sens était tourné en dérision. Le comportement humain était vu

comme désordonné, conduisant au chaos. Dans le théâtre de ce monde (*Theatrum mundi*), les acteurs jouent un rôle misérable. On disait le monde « à l'envers », ou « malodorant ». Les deux expressions sont littéralement figurées par l'artiste. La première par le globe de l'univers muni d'une croix, que l'artiste représente tournée vers le bas, alors que normalement elle doit être tournée vers le haut. Le « monde malodorant » est évoqué par de nombreux détails scatologiques (ci-contre).



Le fou était à l'honneur. Bruegel en représente plusieurs (ci-dessous). Chaque chambre de rhétorique avait son fou attiré, chargé de débiter des vérités sur un mode satirique. On le disait mi-sage, mi-sot (*half vroed, half zot*). Les hommes ont « un grain », une petite « pierre de folie » (*een keie*) qui leur pousse sur le crâne et qu'ils se font extraire par l'un ou l'autre charlatan. Et les plus fous... *En sijn dalder sotste diet niet weten, omdat die hocher sijn gheseten* : ceux qui s'ignorent, « parce qu'ils sont assis plus haut » (dans la hiérarchie humaine).

La fête des fous était organisée une fois l'an. C'était une tradition ancienne. Bruegel a représenté cette fête dans une gravure, avec des fous réunis dans une farandole, jouant aux boules, allusion à leur état de *sottebollen*, de têtes folles. La « nef des fous » ou la « nef bleue » (*de blauwe schuit*), évoquée déjà par Bosch, est aussi représentée dans plus d'un tableau de Bruegel. Elle servait d'emblème aux cabarets et aux nocteurs qui préparaient les festivités du carnaval et autres beuveries. Dans cette nef, les personnages s'adonnent à tous les vices, embarqués pour un voyage vers un pays où ils n'arriveront jamais, et pour cause, la nef ne possède ni voile, ni aviron... ■



R. H. Marijnissen et al., *Bruegel. Tout l'œuvre peint et dessiné*, Anvers 1988. Ph. et F. Roberts-Jones, *Bruegel*, Paris, 1997. W. S. Gibson, *Bruegel*, Londres, 1977. J. Grauls, *Volkstaal en Volksleven in het werk van Pieter Bruegel*, Anvers-Amsterdam, 1957.

Le rire est-il le propre de l'homme ?

JEAN-MICHEL COUNET

Phénomène à la jointure du corps et de l'esprit, le rire nous offre une belle opportunité de mieux comprendre les animaux raisonnables que nous sommes.



Louvain

Jean-Michel Counet est professeur à l'Institut supérieur de philosophie de l'UCL.

« Monsieur Duisenberg a, de sa propre initiative, demandé à ne pas accomplir la totalité de son mandat, et à pouvoir se retirer, la moitié de celui-ci écoulée. » Remous et hilarité dans le groupe des journalistes. « On ne rit pas ! »

Cet « incident » lors de la conférence de presse « vérité » de Jacques Chirac, au terme d'un récent sommet européen où plusieurs pays s'étaient empoignés sur le nom du futur président de la Banque européenne, est encore dans les mémoires, au même titre que la chute malencontreuse de Gérald Ford lors d'une descente d'avion, qui nous apprenait de façon réconfortante que même le président des États-Unis reste soumis aux lois de la chute des corps. Le rire avait été dans les deux cas au rendez-vous. Mais qu'est-ce qu'en définitive que ce phénomène

décidément très étrange ? Quelle est la cause de ces spasmes musculaires, ces décharges nerveuses, où l'investissement du corps est considérable et qui peuvent être d'une ampleur physiologique tout à fait disproportionnée par rapport à leur cause logique ?

Ce phénomène a attiré depuis longtemps l'attention des philosophes, qui y ont vu quelque chose de très étroitement lié à la question de l'homme : non seulement l'homme semble disposer à cet égard de plusieurs longueurs d'avance sur ses congénères – les primates sont susceptibles de conduites de jeu associées à des mimiques qui évoquent notre rire, sans lui être tout à fait équivalentes (lire l'article de René Zayan) – mais nous ne rions, semble-t-il, que de situations humaines ; un animal peut bien pro-

Le mot pour le dire : rire

Le propre de l'homme ? Vous voulez rire ? Et la mouette rieuse alors ? Et l'hyène qui rit à gorge déployée ? Et le capucin, le macaque et le bonobo hilares ? Quant à l'homme, sait-on seulement pourquoi il se *bidonne*, *s'esclaffe*, *se désopile*, *se marre* et *se tord* ? Pourquoi il *glousse*, *pouffe* et *ricane* ? Vous souvient-il du jour où vous vous *ébaudîtes*, vous *tîntes les côtes*, vous *fendîtes la pêche* ? Et que vous nous épatâtes ?

Le rire vient de loin. Vialatte le datait de la plus haute Antiquité. Il est vrai que déjà l'épouse d'Abraham en fut saisie à l'annonce de sa fécondité tardive (Gen 18,12). Homère en prêta un tonitruant aux dieux de l'Olympe, qui devint *homérique*. Horace estima qu'il n'y a pas de mal à dire la vérité en riant. Et Rabelais, que *mieux est de ris que de larmes écrire*. Depuis lors, on en connaît les bienfaits : une pinte de bon sang et la rate qui se dilate. Mais aussi les dangers : apoplexie, suffocation, voire miction involontaire. Sans compter qu'il peut se faire *contagieux* ou *nerveux*, comme le fou rire. L'Arétin, qui avait de l'esprit, le rendit l'œil exorbité, la face cramoisie, se *tapant les cuisses* et roulant par terre. Preuve que *mourir de rire* n'est pas un vain mot.

Rire vient du latin *ridere* (*risi*). L'alternance *d/s* s'entend encore dans *ridicule/risible*, mais les dérivés en *-s* l'ont emporté, témoins *ris*, *risée*, *risette*. Idem pour *dérision* et *dérisoire*, qui n'ont qu'un rapport fortuit avec (*se*) *dérider*, l'euphorie s'exprimant alors par la chasse aux *rides* du sérieux. Les deux formes du rire, la sonore et la faciale, se distinguent ou se confondent selon les idiomes. Elles ont une racine commune en langues romanes, (*rire*, *sourire*), la deuxième étant conçue comme un 'rire atténué'. Celui-ci peut en outre se cacher, d'où des expressions imagées comme *rire dans sa barbe* ou *sous cape*. Le latin préfère *in stomacho* (*estomac*), l'anglais in *one's sleeve* (manche), l'allemand *in die Faust* (poing).

Selon un proverbe apocryphe dû à Pierre Perret, *tel qui rit vendredi rira encore dimanche*. N'empêche qu'il y a aussi des jours sans. Car *Jean qui rit trop*, finit par *rire jaune*. Puis on se lasse, c'est humain. C'est pourquoi les plus courtes sont les meilleures. *Rions* du creux qui se drape en plein, et du futile qui se prend au sérieux. Mais moquons-les avec la parcimonie que Chateaubriand conseille pour le mépris, ajoutant « vu le grand nombre de nécessiteux ». Enfin, prenons *le mot pour rire* comme mot de la fin. C'est le meilleur moyen pour *rire le dernier* ! (Maurits Van Overbeke)

voquer chez nous le rire, mais dans le cas où sa situation présente des traits humains auxquels nous sommes sensibles.

« *Homo risibilis est* », disaient les philosophes du Moyen Âge en désignant l'aptitude à rire par un terme qui évoque plutôt aujourd'hui celle de faire rire. Le rire est effectivement un phénomène à la jointure du corps et de l'esprit, et son étude nous offre une belle opportunité de mieux comprendre les animaux raisonnables que nous sommes.

Aristote a souligné le fait que le risible est une partie du laid, qui représente un défaut et une laideur sans douleur ni dommage : le rire implique donc une mise en infériorité de son objet, ce qui explique son côté menaçant pour l'ordre social, les classes supérieures risquant toujours de faire les frais d'une « mise à plat » par le biais du rire, comme tout ce qui touche au registre du sacré, dont, par définition, on ne peut pas rire, sous peine de le décrédibiliser gravement. Le rire peut, de la même manière, avoir quelque chose de dégradant pour celui s'y livre de façon inopportune ou exagérée. Pour ces raisons, le rire est souvent très mal vu dans les sociétés traditionnelles, beaucoup plus conscientes que la nôtre de la fragilité de leurs productions culturelles, et qui veulent les préserver à tout prix de toute contestation déstabilisante.

En caractérisant, dans son célèbre essai, le rire comme « du mécanique plaqué sur du vivant », Bergson soulignait qu'un agir humain va *normalement* de pair avec la sûreté du geste, la maîtrise, la souplesse, l'inventivité dans l'adaptation aux situations, et que le rire naît lorsque cet idéal, pour toutes sortes de raisons, est compromis : les rires provoqués par la chute du danseur dans le feu de l'action, la répétition inopportune, la caricature, la raideur mécanique, le comique de situation où les personnages peinent à se situer correctement sont effectivement très bien expliqués par cette théorie selon laquelle être homme n'est pas donné une fois pour toutes, mais implique une construction, la concrétisation d'une norme, d'une dignité dont l'individu risque en permanence de déchoir. (Baudelaire avait déjà souligné cette dimension de chute présente dans le rire.)

Arthur Koestler, dans *Le Cri d'Archimède* et dans *Janus*, fait observer que la conception de Bergson dans *Le Rire* n'est cependant pas pleinement satisfaisante : elle n'explique pas bien cette expérience originelle du rire que nous avons



D.R.

tous faite étant enfants, celle du *chatouillement*. Le chatouillement provoque un rire irrésistible, dans des conditions bien précises : il faut qu'il soit l'œuvre de quelqu'un d'autre (se chatouiller soi-même ne donne aucun résultat) et que cet autre soit un proche avec qui nous vivons une grande complicité (être chatouillé par un inconnu sera vécu au contraire comme quelque chose de très menaçant qui provoquera le rejet immédiat). Il y a là clairement un autre registre que celui de la déchéance vécue par rapport à la norme du vivant. De plus, Bergson n'explique pas pourquoi la perception de ce décalage entre le mécanique et le vivant devrait se traduire par ces phénomènes physiologiques étranges que sont les soubresauts du rire.

Deux dimensions

Il y a donc un double registre au rire, le registre cognitif ou logique et le registre physiologique lié, comme nous allons le voir à l'affectif. Toute théorie philosophique devrait pouvoir rendre compte de ces deux dimensions.

Koestler, quant à lui, voit la cause du rire dans le brusque passage d'un plan d'interprétation d'une situation déterminée à un autre. Les deux exemples mis en exergue en sont de belles illustrations : il y a contraste entre le discours lénifiant de Jacques Chirac et le côté sans merci de la « négociation » qui a été à la source du compromis ; quant à Gérald Ford, il passe soudainement du rôle de puissant de ce monde à celui de masse quelconque. Dans le cas du chatouillement, l'interprétation bascule sans cesse entre le fait de la très grande proximité corporelle d'une autre personne vécue viscéralement comme une menace, et le fait qu'en même temps il s'agit d'un jeu avec un proche.

Qu'en est-il alors du registre physiologique ? Il s'explique par le fait que notre cerveau présente plusieurs niveaux, pas toujours coordonnés entre eux : en particulier le néocortex, siège de l'intelligence discursive et relativement rapide, le cerveau que nous avons hérité des mammifères, et le cerveau reptilien, beaucoup plus ancien et plus lent. L'évolution humaine, qui a conduit à une croissance très rapide du néocortex (comparable pour certains chercheurs au développement anarchique d'une tumeur), n'a

Le rire implique une mise en infériorité de son objet, ce qui explique son côté menaçant pour l'ordre social.

pas figolé le travail en assurant des connexions optimales avec les deux parties de l'encéphale, regroupées sous le nom de système limbique, siège notamment des émotions. Pour reprendre une image parlante utilisée par P. D. Mac Lean, « On peut imaginer que le psychiatre qui fait étendre son patient lui demande de partager le divan avec un cheval et un crocodile. »¹

Une émotion liée à l'interprétation de départ de la situation, se maintient un certain temps dans le système limbique alors que le néocortex, beaucoup plus rapide, est déjà passé à une deuxième interprétation; la première émotion, devenue inutile, s'évacue alors par la décharge nerveuse du rire.

L'intérêt d'une telle approche est qu'elle nous replace effectivement devant ce caractère problématique de notre identité: nous sommes des animaux, qui ne cessons, comme nos congénères, d'évaluer notre environnement à l'aide de tout un registre émotionnel très puissant, mais nous disposons également, à la différence des autres espèces, d'une sorte d'ordinateur rapide capable d'analyser de façon conceptuelle le même donné, dont le lien avec le reste de l'installation est problématique.

Le rire est à l'homme ce que la bière est à la pression. (Pierre Dac)

1. Cité par Koestler in *Janus*, Calmann-Lévy, 1979, p. 21.

Cette tâche d'unification que la nature n'a pas menée à son terme, nous incombe individuellement et collectivement. L'homme est donné à lui-même comme un idéal d'harmonie et d'unification à réaliser. Le fait que nous rions est un signe que cette tâche d'incarner l'animal raisonnable nous incombe bel et bien; le fait que nous rions toujours de l'humain témoigne, quant à lui, de cette peur secrète qui nous habite de ne pas réussir à l'accomplir effectivement nous-mêmes. Les hommes que nous tournons en dérision sont ainsi proposés au jugement de tous (car le rire n'est jamais solitaire) comme des contre-exemples d'une humanisation réussie. On réalise par là ce que le fait d'être l'objet de pareils agissements peut avoir de stimulant s'il est seulement occasionnel, mais de profondément déstructurant s'il fait l'objet de répétitions systématiques.

Le rire acceptable, quel que soit son objet – car il semble bien qu'on ne puisse assigner de limites claires au rire – est celui où je ne rejette pas autrui de façon délibérée et constante dans un ailleurs dont je serais complètement préservé. En d'autres termes, rire d'autrui mais, toujours, en même temps, rire un peu de soi, pour signifier une complicité qui serait au moins de l'ordre du possible. ■

Comment le cerveau « fabrique » le rire

SALVATORE CAMPANELLA

Le rire est l'aboutissement d'opérations menées à différents niveaux du traitement de l'information : les niveaux psychique, cérébral et moteur. Ces trois niveaux s'intègrent les uns aux autres par le jeu de divers mécanismes cérébraux.

De prime abord, le rire a toutes les apparences d'un comportement relativement simple dont la fabrication cérébrale devrait être plutôt facile à expliquer. Comme souvent, les apparences sont trompeuses; cela vaut aussi pour le rire.

En réalité, le rire est l'aboutissement d'opérations menées à différents niveaux du traitement de l'information: un niveau *psychique*, c'est-à-dire celui d'une représentation mentale qui

sera transformée, par le jeu d'opérations cognitives et psychoaffectives complexes, en une représentation « risible »; un niveau *cérébral*, corres-

pondant aux interactions entre diverses structures neurales; un niveau *moteur*, qui associe les activités respiratoire, pharyngolaryngée, phonatoire et musculaire faciale.

Nous voudrions montrer comment ces trois niveaux s'intègrent les uns aux autres par le jeu de divers mécanismes cérébraux. Il ne s'agira, ni de donner un cours d'anatomie cérébrale, ni de fournir un aperçu exhaustif des pro-



R. Robert

Neuropsychologue, Salvatore Campanella est chargé de recherches FNRS au Département de psychologie expérimentale de l'UCL.

cessus cérébraux en jeu, mais plutôt de donner un cadre général réunissant « cerveau » et « rire ».

L'avènement des techniques d'imagerie cérébrale a permis de répondre à de nombreuses questions, et on pourrait être tenté de croire que quelques bonnes images suffiront à rendre compte de la fabrication cérébrale du rire. Ce serait trop beau, et surtout trop simple. À première vue, le rire est associé à un affect de joie, une émotion de plaisir procurée par une situation comique. À y regarder de plus près cependant, beaucoup d'autres aspects doivent être pris en compte.

Incongruité

D'abord, le rire peut être provoqué par des stimulations externes (visuelles, auditives, somatosensorielles) ou internes (un souvenir, une situation imaginée) qui véhiculent une forme d'incongruité les rendant précisément « comiques ». Ensuite, le rire est parfois une activité réflexe, sans traitement cognitif, déclenché par un chatouillement ou l'inhalation de gaz hilarant. Le rire peut aussi être dissocié de toute émotion de joie, par exemple pour répondre à certaines exigences sociales (se forcer à rire) ou faire face à un état de tension interne (et dans ce cas, l'émotion sous-jacente est plutôt la peur : c'est le « rire jaune »). Enfin, le rire est sujet à d'importantes variations individuelles : ainsi, une scène qu'un sujet trouve déprimante peut être perçue comme hilarante par un autre. Pour comprendre ces différentes facettes du rire, et se faire une idée précise des mécanismes cérébraux qui le sous-tendent, il faut combiner plusieurs sources d'information.

Un premier ensemble de données est constitué d'observations issues de la *pathologie du rire*. On connaît par exemple le *fou rire prodromique* (rire aberrant, non contrôlé, éclatant soudainement, sans joie ni plaisir) qui existe (à côté de beaucoup d'autres symptômes), dans trois affections neurologiques particulières : la sclérose latérale amyotrophique, la sclérose en plaques, et les atteintes pseudo-bulbaires. Suite à un accident vasculaire cérébral, un patient de 51 ans se met plusieurs fois par jour à rire ou à pleurer en présence d'événements ne devant normalement pas susciter de tels comportements ; ce patient est tout à fait conscient du caractère inadapté de son comportement.

Autre exemple : le rire des *épilepsies gélastiques*. Il s'agit d'un rire triste, creux, survenant sans motif apparent, et s'accompagnant souvent d'autres symptômes caractéristiques des épilepsies (chute avec perte de connaissance, par exemple). Une patiente de 35 ans présentait depuis l'âge de 15 ans des crises d'épilepsie accompagnées de rires ou de pleurs sans qu'elle éprouve la moindre joie ou tristesse ; placée face à un miroir, elle se disait particulièrement intriguée par la discordance présentée entre son expression faciale et ses sentiments. Un examen électroencéphalographique mit en évidence des foyers épileptiques au niveau frontal gauche. Seize mois après l'ablation du foyer épileptique, la patiente ne présentait plus ces comportements anormaux, mais conservait tout à fait intacte sa capacité de rire.

Le rire pathologique ne reflète donc aucune émotion de joie ou de plaisir ; il n'est pas sous le contrôle du patient et est toujours inapproprié dans le contexte où il survient. De plus, il est associé à des lésions spécifiques (les régions ponto-mésencéphaliques, le thalamus ou les ganglions de la base sont généralement touchés dans les cas de fou rire prodromique, tandis que l'hypothalamus et les régions frontales sont généralement mis en cause dans le cas des épilepsies gélastiques). Ces lésions correspondent à la destruction de certaines zones cérébrales pouvant expliquer ces comportements anormaux.

Stimulations électriques

Un second ensemble important de données est tiré de la *neurophysiologie neurochirurgicale*. Dans certains cas d'atteintes neurologiques se traduisant par des mouvements involontaires réfractaires aux traitements médicamenteux habituels, il est possible à ce jour d'implanter des électrodes au niveau intra-cérébral afin de contrôler ou d'atténuer ces symptômes. Le traitement consiste à produire une faible stimulation électrique destinée à interrompre le signal cérébral causant les symptômes (douleur, tremblement, rigidité). On a, de cette manière, montré qu'il était possible d'évoquer le rire en stimulant diverses régions céré-



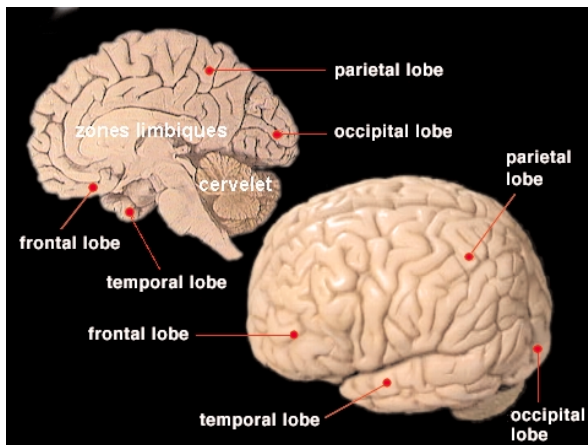
D.R.

Le rire est un phénomène complexe, résultant de multiples interactions entre diverses structures cérébrales.

Parler pour ne rien dire et ne rien dire pour parler sont les deux principes de tous ceux qui feraient mieux de la fermer avant de l'ouvrir. (Pierre Dac)

brales telles que le gyrus cingulaire antérieur et les régions orbitofrontales, les gyri fusiforme et parahippocampique, ainsi que le gyrus frontal supérieur gauche, plus connu sous le nom de « partie antérieure de l'aire motrice supplémentaire ». Il est à ce stade important de souligner que, contrairement aux « rires pathologiques », ces rires évoqués par stimulation électrique intracrânienne de régions cérébrales sont toujours accompagnés d'une sensation réelle de joie et de plaisir. De plus, *pour autant que la stimulation électrique touche les régions frontales*, les sujets justifient leur rire en expliquant que tel ou tel élément de leur environnement est drôle ou comique. Enfin, la force du rire semble bien liée à l'intensité de la stimulation électrique : une décharge électrique faible induit un simple sourire, alors qu'une décharge plus puissante peut susciter un fou rire extrêmement contagieux.

Enfin, un troisième groupe de données commence à se constituer grâce à l'utilisation de *méthodes d'imagerie cérébrale* sur sujets sains. Ainsi, on a récemment montré qu'un rire induit par une scène visuelle comique (tirée par exemple de la série britannique *Mr Bean*) entraîne l'activation diffuse de nombreuses structures cérébrales, à savoir l'aire motrice supplémentaire, les régions occipitales et occipito-temporales, le cortex orbitofrontal ainsi que les régions préfrontales.



Un phénomène complexe

Les ensembles de données que nous venons de résumer très schématiquement concourent à définir le rire comme un phénomène complexe, résultant de multiples interactions entre diverses structures cérébrales.

Sur le plan cognitif, on peut considérer qu'il y a tout d'abord perception d'une incongruité, assortie d'un effet de surprise, aboutissant à une représentation mentale qui qualifie de « risible » la situation traitée. Cette représentation, chargée d'un affect de plaisir, commandera l'exécution

d'un double programme : celui de la connexion plaisir risible - rire, et celui de l'exécution motrice du rire.

Prenons l'exemple d'un rire déclenché par la vision d'un film comique. La perception des informations visuelles sera tout d'abord assurée par les régions occipitales et occipito-temporales du cortex (les mêmes qui sont activées par le récit de blagues) ; ces régions seraient impliquées dans la détection d'une « incongruité » sous-jacente à une émotion de plaisir. Ces informations seraient reliées à deux zones cérébrales étroitement interconnectées, à savoir les *régions limbiques* (et particulièrement, le cortex cingulaire antérieur), ainsi que les régions orbito- et préfrontales. Le cortex cingulaire antérieur jouerait un rôle primordial dans la coloration affective des informations perçues, tandis que les *régions orbito- et préfrontales* assureraient le vécu conscient de la situation de plaisir et sa transduction en un programme moteur, en même temps qu'elles exerceraient un contrôle inhibiteur sur le rire. Ce contrôle se ferait via des connexions avec le cervelet, qui aurait un rôle important dans l'ajustement de nos comportements au contexte social.

Les structures cérébrales impliquées dans l'exécution motrice du rire témoignent également d'interactions complexes. Ainsi, comme mentionné ci-dessus, le cortex frontal avec ses lobes préfrontaux serait une structure de contrôle et de programmation double : celle de la connexion plaisir risible - rire, et celle de la programmation motrice du rire. En effet, les aires frontales motrices supplémentaires sont impliquées dans le planning, la décision et les composantes complexes du mouvement, jouant un rôle capital dans la préparation de l'exécution d'un acte moteur. Ces structures sont étroitement reliées aux ganglions de la base, et notamment le putamen, formant via le thalamus un circuit moteur cortical (frontal)-sous cortical (ganglions de la base). L'ensemble de ces informations seraient alors intégrées au sein de l'hypothalamus, qui jouerait un rôle de centre de coordination du rire.

Bien qu'encore débattue de nos jours, cette conception des mécanismes cérébraux à la base du rire est séduisante, en ce qu'elle parvient notamment à expliquer et à intégrer les diverses informations présentes dans la littérature. Ainsi, *le fou rire prodromique*, caractérisé par son apparition brutale et sans raison apparente, est considéré aujourd'hui par certains auteurs comme



D.R.

relevant d'une altération des circuits reliant le cortex frontal au cervelet via le thalamus. Ces connexions auraient pour fonction principale l'ajustement du rire au contexte social et cognitif dans lequel se trouve la personne. Une lésion au niveau de ce circuit entraînerait dès lors un rire pathologique, en ce sens qu'il n'est ni adapté à la situation sociale dans laquelle il est émis, ni associé à une situation cognitive jugée risible.

De même, les *épilepsies gélastiques* se caractérisent par des phénomènes de rire pathologique, associés généralement à des lésions situées au niveau de l'hypothalamus, des régions frontales et/ou temporales. En raison de ses multiples connexions, l'hypothalamus réalise l'intégration des différentes informations nous menant à rire. Une altération de cette structure pourrait donc expliquer pourquoi un patient épileptique se met à rire alors qu'il se trouve en présence d'informations qui n'ont strictement rien de risible. De même, un foyer épileptique au niveau frontal pourrait rendre compte d'un rire pathologique évoqué sans raison apparente, alors qu'un foyer épileptique au niveau temporal serait capable de stimuler un rire associé à un affect de joie, étant donné que ces régions sont impliquées dans la détection d'une incongruité dans les informations que traite le patient.

Enfin, de nombreuses études ont mis en évidence des rires évoqués *par des stimulations électriques intra-crâniennes*. Nous avons indiqué que la stimulation électrique des régions occipito-temporales et parahippocampiques, des cortex frontal et orbitofrontal et du cortex cingulaire antérieur évoquent des rires accompagnés d'un sentiment de joie; cette observation soutient fermement les hypothèses avancées quant au rôle que joueraient ces différentes structures dans l'exécution du rire.

De façon très simplifiée, on peut donc conclure en disant que le rire est le produit d'interactions diverses et d'opérations diffuses au sein du cerveau. Cette activation diffuse est sous-tendue, d'une part, par la partie *occipito-temporale* du cer-

veau – qui s'occupe de la perception des événements du monde extérieur et de leur comparaison aux informations déjà stockées en mémoire –, d'autre part, par les zones *limbiques* – qui s'occupent de la coloration émotionnelle de ces événements – et enfin par les régions cérébrales *frontale et sous-corticale*, qui s'occupent de l'adéquation de ce comportement aux règles socio-culturelles et de sa traduction en comportement moteur.

Relevant d'une fabrication remarquablement sophistiquée, le rire apparaît ainsi comme le produit d'une histoire pluridimensionnelle dont nous n'avons qu'esquissé les contours. Sans oublier ni minimiser ses composantes éthologiques, philosophiques ou anthropologiques, le rire est un phénomène émotionnel et social qui naît dans l'interaction complexe de mécanismes cérébraux. Percevoir des informations, les traiter pour en extraire le sens, les « colorer » affectivement, les situer dans un contexte social et culturel, programmer et effectuer une réponse comportementale adaptée à notre environnement social mais aussi à notre histoire individuelle: notre cerveau rit, tout comme il peut aussi lui arriver de pleurer. ■

Matière à rire

Vous savez que j'ai un esprit scientifique. Or récemment, j'ai fait une découverte bouleversante ! En observant la matière de plus près, j'ai vu des atomes...

qui jouaient entre eux... et qui se tordaient de rire ! Ils s'esclaffaient !

Vous vous rendez compte des conséquences incalculables que cela peut avoir ?

Je n'ose pas trop en parler, parce que j'entends d'ici les savants : « Monsieur, le rire est le propre de l'homme ! » Eh oui... Et pourtant ! Moi, j'ai vu, de mes yeux vu des atomes qui : « Ha, ha, ha ! »

Maintenant, de quoi riaient-ils?... Peut-être de moi?... Mais je n'en suis pas sûr.

Il serait intéressant de le savoir. Parce que, si l'on savait ce qui amuse les atomes, on leur fournirait... matière à rire. Si bien qu'on ne les ferait plus éclater que de rire. Et que deviendrait la fission nucléaire ? Une explosion de joie ! (Raymond Devos)